

pagne à M. Legras, si vous pouviez bien vous représenter ce qu'est notre vie au village, lorsque nous arrivons de la ville avec quelques idées et quelques sentiments autres que ceux des paysans qui nous entourent. Personne avec qui s'entretenir, si le propriétaire voisin n'a, comme c'est souvent le cas, d'autres soucis que son blé, les cartes ou l'eau-de-vie. Pas de livres, pas de journaux : la solitude la plus complète. L'intelligence s'étiole vite à ce régime, et le sens moral s'émousse. Peu à peu, les popes se font paysans, ils oublient ce qu'ils ont appris, et ils bornent leur idéal au bien-être matériel de leur famille."

Ce jeune homme disait vrai. Les popes de la campagne, quand ils ont de l'instruction et une foi éclairée, trouvent rarement dans leurs cures une société qui les soutienne. Peu à peu ils tombent dans l'indifférence ou la grossièreté, et la voudka devient pour beaucoup d'entre eux, ce qu'elle est pour tant de moujiks : la suprême consolatrice.

Mais, en fin de compte, ce clergé séculier, si sale, si ignorant, fait-il au moins des œuvres ? va-t-il au peuple pour autre chose que d'en percevoir son casuel. Ecoutez encore Legras nous répondre en donnant lui-même la parole à un Russe, à un paroissien.

En 1892, une terrible famine, doublée d'une épidémie de choléra, ravagea tout le nord-est de la Russie. Elle fut affreuse dans le district de Nijni-Novogorod. Les paysans mouraient littéralement de faim. Des secours arrivèrent du dedans et du dehors, et il fallut en organiser la distribution régulière parmi les affamés. M. Legras visitait alors cette partie de la campagne russe. Il était même l'hôte d'un ami préposé par l'autorité à la distribution des farines. Je lui laisse la parole.

" Et les popes, demandai-je, en voyant passer un prêtre grand et crasseux, barbe et cheveux flottants, longue soutane